

*LA CONDITION  
DU TRADUCTEUR*

Pierre Assouline – CNL

DOSSIER  
« TRADUIRE  
AUJOURD’HUI »

Revue de la BnF n°38

*LE TOUR DU MONDE  
D’ASTÉRIX*

— —  
Actes de colloque

## DOSSIER « TRADUIRE AUJOURD'HUI »

Sous la direction de Guillaume Fau

Revue de la Bibliothèque nationale de France,  
n° 38, 2011

Le numéro 38 de la revue de la BnF s'ouvre sur la reproduction d'un dessin de Rembrandt, *Saint Jérôme écrivant sous un saule*, face à l'intitulé du dossier qu'il présente : « Traduire aujourd'hui ». Ce pont temporel que le peintre du XVII<sup>e</sup> siècle jette entre l'Antiquité et le présent illustre avec justesse la question que pose Guillaume Fau, conservateur au département des Manuscrits de la BnF : traduire aujourd'hui, est-ce aussi traduire l'aujourd'hui ?

Celui qui considère que la littérature est un vecteur de compréhension du monde, celui qui s'est construit intellectuellement en lisant Tolstoï, Confucius, Shakespeare, Locke ou Homère, ne l'a fait (le plus souvent) que par le biais de la lecture et de la compréhension d'un tiers, le traducteur. Or, il est évident que ce tiers, ce « passeur », vit dans une époque qui lui impose nécessairement un filtre. Il semble dès lors légitime de se demander en quoi ce filtre colore l'œuvre dont le traducteur rend compte.

Loin de tout dogmatisme, c'est au travers de leur expérience et de leur ressenti que plusieurs traducteurs émérites nous font part des réflexions qu'ils n'ont pas manqué de mener sur cette question centrale. Comment se glisser dans les mots d'un autre et restituer la musique d'une langue qui, elle aussi, est autre ? Constatons, ce n'est pas anodin, que la métaphore musicale est commune à la plupart d'entre eux, mais, plus frappant encore, que tous puisent leur motivation à une même source : la passion.

### Jacqueline Risset – L'enjeu musaïque

La poésie survit-elle à la traduction ?

Tous les traducteurs ont rencontré l'intraduisible, cette « catastrophe de Babel » très explicitement formulée par Dante, qui affirme que le « lien musaïque » d'un texte poétique – l'harmonie particulière qui constitue son essence – est détruit par l'acte traductif.

Cependant, remarque Jacqueline Risset, grande traductrice du poète florentin, « la découverte de la possibilité d'une autre langue » ouvre un nouvel espace à l'acte poétique. Il s'agit non plus de calquer, mais « d'agrandir » le texte original, et plus un texte poétique est « accompli », plus il permet au traducteur de « toucher » à cet instant fugace qui précède la création. C'est là, loin des contraintes ancillaires, que réside la passion de traduire.

Sur les pas d'Antoine Berman, Jacqueline Risset évoque l'approche des philosophes allemands, la « distance » entre un texte et sa langue, l'importance du rythme et du ton. Elle explique de façon convaincante comment la modernité a libéré la littérature française du carcan de son classicisme, ouvrant ainsi la porte à l'hétérogénéité qui caractérise l'écriture d'un Dante, pour prendre un exemple qui lui est familier. Ainsi, le vers a évolué, a abandonné la césure rigide pour une prosodie moins formelle, des « rimes qui ne sont plus des rimes pour l'œil », mais qui retrouvent enfin leur musique, leur « lien musaique ».

### **Les deux rivages – Entretien avec Silvia Baron Supervielle**

(propos recueillis par Marie-Odile Germain)

Silvia Baron Supervielle a évoqué devant Marie-Odile Germain les rapports qu'elle entretient avec l'espagnol, sa langue maternelle, et le français, qui s'avéra « une révélation totale » lorsque, à vingt-cinq ans, elle en fit sa langue d'écriture.

Ses premiers livres furent des recueils de poèmes, une forme littéraire qu'elle pratiquait déjà en Argentine, mais qui, lorsqu'elle se mit au français, lui « dévoila l'espace, le silence, un autre monde qui [lui] expliquait en partie pourquoi [elle] avait quitté son pays ».

Par la suite, Silvia Baron Supervielle aborda la prose, puis la traduction : Yourcenar, Borges, de nombreux auteurs argentins, une seule Espagnole, mais non des moindres : Thérèse d'Avila ! Pourquoi ? « C'est la musique, peut-être, qui fait le choix. » Et d'expliquer qu'elle pioche un mot, le change, le soupèse, pour le son, pour le sens, pour l'accent, pour retrouver la musique de l'auteur. Écrire ? Traduire ? Des activités proches, « mais parallèles ». Un écrivain « change de langue quand il change de place ». Voyager, c'est aussi s'enraciner ailleurs. Une double allégeance qui se manifeste dans l'autotraduction de son œuvre poétique, tâche que Silvia Baron Supervielle vient d'entreprendre et dont elle tire une réflexion : « Je croyais jusque-là que

l'auteur devait guider la langue, mais j'ai compris que la langue pouvait le guider aussi. »

**Guillaume Fau – « Par surprise, par défi, par sympathie »,  
Claire Cayron traductrice**

Claire Cayron, universitaire, enseignante, membre fondateur d'ATLAS, mais surtout traductrice, revendique dans ses écrits un regard personnel sur son art, en ce qu'elle pose la primauté de la pratique sur la théorie. « L'effort de théorisation doit donc s'accomplir depuis l'acte de traduire lui-même, pas en son surplomb. »

Venue au portugais par hasard, c'est par « élan » qu'elle embrasse la traduction. Encore étudiante, elle découvre, éblouie, la langue de Miguel Torga, dont elle ne se sentira en mesure de traduire l'œuvre que près de vingt ans plus tard. En 1973, elle se lance enfin dans cette tâche avec « l'aide que la tête d'un traducteur peut recevoir de ses jambes et de ses yeux », n'hésitant pas à visiter les contrées que l'écrivain évoque pour mieux s'imprégner de son texte, non plus qu'à le rencontrer.

D'ailleurs, Claire Cayron ne vit pas hors du siècle. En cette même année 1973, elle « invente » avec quelques autres pionniers le métier de traducteur : statut légal, contrats, déontologie...

Une exigence déontologique qui restera jusqu'au bout son cheval de bataille. Si elle accepte de « faire voyager une œuvre », elle se refuse à « l'expatrier », ou à « transformer un artiste de la langue en parleur besogneux ».

**Nouvelles de Saint-Pétersbourg – Entretien avec Maroussia Klimova  
(propos recueillis par Guillaume Fau)**

Maroussia Klimova n'a « jamais rêvé de devenir traductrice ». Auteure reconnue dans son pays, la Russie, plusieurs de ses livres ont été traduits en allemand ou en italien, mais jamais en français. Un paradoxe pour cette francophile qui a fait découvrir Céline ou Aragon à ses compatriotes, d'autant qu'elle considère que la traduction joue « un rôle très important dans [son] œuvre littéraire », en ce qu'elle « complète et prolonge » son propre travail.

Ses premières traductions, uniquement destinées à ses amis, s'inscrivaient dans le cadre d'une démarche culturelle (et même contre-culturelle) motivée par l'envie de faire bouger les lignes dans la société figée de la Russie soviétique. Aujourd'hui, son approche est tout autre.

Alors qu'elle traduisait clandestinement Céline à partir d'une édition poche dépourvue de notes, elle s'entretient à présent librement avec Pierre Guyotat, dont elle traduit les œuvres complètes.

En revanche, cette liberté a pour prix une « obligation de délais envers l'éditeur » assortie d'impératifs commerciaux, et si la littérature française occupe encore de nos jours « une place à part dans le cœur des Russes [...] même inconsciemment », personne n'accorde plus aucune importance au traducteur, qui « en est réduit à travailler à ses risques et périls ».

### **Christian le Guerroué – Ce que traduire engage, Martine Broda et Paul Celan**

L'œuvre de Paul Celan, poète français d'origine roumaine, est écrite en allemand. Martine Broda, première traductrice de ses poèmes à ne pas l'avoir connu personnellement, partage avec lui cette ambivalence envers la langue de leurs bourreaux. Fille de déportée, « privée » d'allemand par sa mère qui lui en interdit l'étude, Martine Broda devient par choix « traductrice d'une langue qui lui avait été barrée ». Son travail s'inscrit donc dans un espace entre le « traduire avec » et le « traduire contre ».

En s'appuyant sur le fonds Martine Broda du département des Manuscrits de la BnF, Christian le Guerroué analyse la démarche traductive de Martine Broda. Il nous permet de comprendre les hésitations, les recherches, parfois même les repentirs sur tel ou tel signifié sous-jacent, et souligne l'importance du « principe d'accentuation » hérité de Berman, selon lequel le traducteur peut privilégier une dimension de sens, s'il la juge prépondérante, sans que le texte en soit fatalement appauvri.

Cela ne préjuge pas de la recherche approfondie à laquelle Martine Broda se livre systématiquement pour « se pénétrer [...] de toute l'amplitude référentielle d'un terme ». Une recherche nécessaire, qui seule lui a permis de restituer « la cohésion » de la langue et de la vision de Celan.

### **Kazuyoshi Yoshikawa – Une nouvelle traduction de Proust en japonais**

Cela fait presque un siècle que l'on traduit Proust en japonais. Pourtant, Kazuyoshi Yoshikawa s'est attelé à une nouvelle traduction complète en quatorze volumes de *À la recherche du temps perdu*, afin d'en publier une édition illustrée et annotée, qu'il a voulue, autant que

possible, contextuelle. À ce titre, il s'est plongé dans les dictionnaires de l'époque pour s'assurer que les signifiés du lexique proustien n'avaient pas évolué avec le temps et que sa traduction n'introduisait pas d'anachronismes. En outre, l'iconographie qui illustre cette édition est tirée d'ouvrages que, selon toute vraisemblance, Proust a lus ou consultés, et que Yoshikawa a dénichés au terme d'une véritable enquête.

Cette nouvelle traduction s'attache à rendre en japonais la syntaxe française, et plus précisément l'ordre d'apparition des mots dans la phrase, élément fondamental chez Proust. Une gageure, lorsque l'on sait combien les deux langues diffèrent sur ce point.

Pourquoi avoir entrepris ce travail titanesque ? Parce que, affirme Yoshikawa, dans un monde où « la tendance à l'enfermement » va grandissant, l'étude d'une autre littérature « offre une des meilleures voies d'accès aux richesses d'une autre culture ».

### **Olivier Mannoni – Traduttore, trattore**

À rebours des poncifs et des idées reçues, Olivier Mannoni revisite la célèbre image du « traduttore traditore », ou plutôt la remplace par une autre de son cru, « traduttore trattore ». Sous sa plume, le traducteur n'est plus un traître, mais un tracteur qui retourne la terre pour y déposer « la graine de ses propres mots ». Comme un agriculteur ou comme un jardinier, il va devoir attendre pendant des mois que le fruit de son labeur prenne vie, qu'il mûrisse, qu'il soit prêt pour la moisson... et qu'il puisse enfin combler l'appétit de ses concitoyens.

D'ailleurs, ces « trans-tracteurs », ces « passe-langues de la terre littéraire » sont, à l'instar de leurs cousins géorgiques, menacés par l'époque. Comme eux, ils s'organisent, se fédèrent, s'épaulent... et comme eux, ils s'épuisent, le dos courbé sur leur outil de travail. Pourtant, ils persévèrent ! Malgré les difficultés, malgré les exigences qu'ils s'imposent souvent eux-mêmes, ces artisans du mot oscillent entre douleur (quand la terre/texte est aride, stérile, ingrate) et bonheur (lorsqu'elle se donne comme s'offre une victoire).

Quel est donc aujourd'hui le quotidien du traducteur ? « Rire de joie, pleurer de désespoir et de bonheur. Traduire. »

Ce dossier, malgré tout l'intérêt des témoignages qu'il propose, présente à mon sens une lacune. En effet, il ne permet pas de saisir en

quoi traduire aujourd'hui est différent (ou pas) de traduire à une autre époque. On aurait voulu connaître les réflexions des uns et des autres sur l'influence éventuelle de leur quotidien sur leur travail. Les apports de l'informatique – ce n'est qu'un exemple – ont bien évidemment changé le métier, que ce soit en termes de productivité ou de méthode (recherches sur Internet *vs* recherches en bibliothèque, mais aussi listes de diffusion, à l'instar de celle que propose l'ATLF, qui « désisolent » le traducteur). Pour autant, en ont-ils fondamentalement modifié l'essence ? D'autres phénomènes importants de ce début de *xxi*<sup>e</sup> siècle auraient tout aussi bien pu être évoqués : mondialisation, changement de statut de l'intellectuel dans la société... Or, mis à part les propos de Maroussia Klimova qui témoignent d'un clivage temporel articulé autour de la chute du régime soviétique, la plupart des articles auraient tout aussi bien pu être rédigés il y a cinquante ans.

De même, on est un peu frustré de ne pas avoir de réponse claire à la question « Traduire aujourd'hui, est-ce traduire l'aujourd'hui ? » Certes, on ne s'attendait pas à une conclusion définitive sur ce sujet, mais il n'aurait pas été inintéressant de connaître ce que des acteurs importants du monde de la traduction en pensent. Si l'on perçoit en filigrane une réflexion de cet ordre, lorsque Claire Cayron ou Olivier Mannoni nous parlent du métier du traducteur aujourd'hui, personne ne s'attaque directement à cette question.

Cela étant, ces témoignages présentent un intérêt historique et méthodologique auquel tout traducteur sera sensible, d'autant qu'une importante bibliographie permet de prolonger avec profit la lecture de ce dossier. Enfin, il me semble que l'aspect le plus remarquable du travail entrepris par Guillaume Fau tient à ce qu'il révèle aux non-traducteurs les dessous de cet art difficile ou, pour dire les choses plus simplement, qu'il montre que traduire... c'est avant tout écrire.

Santiago Artozqui